

Chroniques

Objekttyp: **Group**

Zeitschrift: **Cahiers d'histoire du mouvement ouvrier**

Band (Jahr): **23 (2007)**

PDF erstellt am: **16.04.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CHRONIQUES

BIOGRAPHIE ET HISTOIRE. À PROPOS DE MARGARETHE FAAS-HARDEGGER

Ina Boesch, *Gegenleben, Die Sozialistin Margarethe Hardegger und ihre politischen Bühnen*, Zurich, Chronos, 2003, 436 p.

Regula Bochsler, *Ich folgte meinem Stern. Das Kämpferische Leben der Margarethe Hardegger*, Zurich, Pendo, 2004, 456 p.

Nos *Cahiers* 2004 (n° 20, pp. 168-169) ont déjà signalé ces deux ouvrages sur Margarethe Faas-Hardegger (ci-après MH). Si nous y revenons, c'est qu'ils soulèvent quelques problèmes intéressants, dépassant de beaucoup leur sujet et méritant quelques considérations.

D'abord, ces biographies sont l'œuvre de deux femmes qui ne sont ni des universitaires, ni des historiennes de profession. Engagées toutes deux dans des activités journalistiques (TV, DSR 2) et culturelles, elles ont eu le grand mérite de demeurer fidèles à leur recherche, commencée il y a plus d'une vingtaine d'années en ce qui concerne Regula Bochsler, puis poursuivie en commun pendant un certain temps, grâce à une subvention de trois ans du Fonds national de la recherche scientifique. Pourquoi se sont-elles séparées, préférant écrire deux livres, assez différents, plutôt qu'un ouvrage commun ? Elles n'en donnent pas les raisons, mais on peut supposer qu'à un stade de leurs recherches communes, au moment de la rédaction, les différences de conception ont prévalu, jointes peut-être aux aléas des vies professionnelles et personnelles.

Car les deux livres sont très différents, pas tellement dans leur approche historiographique que dans leur construction. S'ils se recoupent inévitablement, ils méritent d'être lus tous les deux. Celui de Regula Bochsler se présente sous la forme de la biographie classique, suivant un ordre strictement chronologique. C'est aussi le plus complet, le plus détaillé. Son auteure est allée jusqu'à dépouiller divers fonds aux États-Unis (certaines relations de MH y ayant émigré). L'ouvrage d'Ina Boesch, lui aussi fort bien documenté, est d'une facture très différente. Une partie biographique, beaucoup plus succincte et synthétique, se présente souvent sous la forme d'un commentaire de photographies. Le procédé ne manque pas d'habileté mais sa subjectivité fait parfois sourire, par exemple quand on prétend nous faire lire sur un visage les pensées et les sentiments qui l'auraient animé.

Plus heureuse et originale, en revanche, est la deuxième partie (environ la moitié du volume) intitulée : « Les scènes politiques de MH ». On y trouve, par ordre alphabétique, une bonne vingtaine d'articles consacrés chacun à l'une des organisations auxquelles elle a appartenu. Il y a là toute une série de petites monographies sur des groupes et

associations souvent complètement oubliés et sur lesquels on ne dispose pas de grand-chose. Bien sûr, on y insiste sur le rôle de MH, mais on y trouve aussi des renseignements plus généraux. Il ne s'agit pas de travaux complets et définitifs – souvent leurs lacunes sont évidentes – mais de matériaux qui pourront servir de points de départ à d'autres recherches. Par exemple, le Rassemblement universel pour la Paix (RUP) des années 1930, présent sur la scène politique suisse; le Comité des femmes contre la guerre et le fascisme (années 1930); le Mouvement suisse pour la paix des années 1949 et suivantes (les promoteurs des manifestations «Genève un lieu pour la paix», en 2001-2002, avaient soigneusement ignoré tout cela, comme beaucoup de choses d'ailleurs). D'autres articles sont consacrés à des organisations parfois très restreintes, mais qui ont joué un certain rôle dans le monde culturel: Groupe malthusien de Genève; Ordre international pour l'éthique et la culture; Ligue moniste, tous trois dans les dix premières années du siècle dernier. Ajoutons que plus de 80 brèves notices biographiques facilitent la lecture du livre, aussi bien d'ailleurs que de celui, beaucoup plus fourni et touffu, de Regula Bochsler.

Si l'ouvrage d'Ina Boesch comporte classiquement des notes, une bibliographie et une liste des sources, celui de Regula Bochsler en est démunie, si ce n'est un «choix bibliographique» d'une dizaine de pages. Le lecteur curieux est renvoyé au site < www.margarethe-hardegger.ch >. Il y trouvera la transcription d'intéressants documents, dont la publication aurait donné au livre des dimensions propres à effrayer l'éditeur, la liste des sources et la bibliographie. Il est certain qu'Internet offre ainsi de vastes possibilités aux auteurs. À condition toutefois d'y adapter leur travail, ce qui n'est pas le cas pour les références qui devraient justifier les affirmations de l'historienne. En l'absence d'appels de notes dans le texte, elle aurait pu donner ses références pour chaque page, selon leur ordre d'apparition. Or, elle a préféré les présenter d'une manière synthétique, par chapitre, sans tenir compte de l'ordre dans lequel elles devraient apparaître. De ce fait, même pour les connaisseurs, il est parfois impossible de déterminer sur quoi se fonde telle ou telle affirmation. De plus, et c'est une considération générale, l'écriture elle-même devrait tenir compte de la présentation sur Internet de l'appareil critique. Lors de la rédaction, les historiens devraient songer qu'une date, la mention de l'auteur d'une citation, une précision quant à la nature d'un document, un seul mot souvent peuvent faciliter l'identification de la source sur le web.

Les deux ouvrages se signalent par la qualité de leur exposition. Il n'était pas toujours facile de suivre les méandres de la vie de MH, de présenter au lecteur les personnages si divers qui l'accompagnèrent et de montrer les milieux et organisations auxquels ils appartenaient. Rompues aux exigences de la communication journalistique, nos deux auteures pourraient, sur ce point, servir de modèles à nombre d'historiens. Ce talent d'exposition les conduit parfois un peu loin: à recomposer des dialogues, par exemple. Mais elles le font souvent en se fondant sur des documents qui s'y prêtent: échanges épistolaires, articles de presse (comptes rendus de procès) qui avaient eux-mêmes utilisé le même procédé. Soulignons encore l'habileté avec laquelle Regula Bochsler introduit

les nouveaux personnages, au fur et à mesure de leur apparition dans la vie de MH : par un rapide retour en arrière, elle met en évidence ce qui va s'avérer essentiel dans leur relation. L'analyse des rapports de MH et de Gustav Landauer est aussi intéressante pour la personnalité du second que pour celle de la première. C'est peut-être un peu moins le cas avec Erich Mühsam. Certes, tous les anarchistes et libertaires qui apparaissent au côté de MH ne sont pas du même format. Néanmoins la véritable galerie de portraits qui se dessinent à la lecture de ces pages est impressionnante. Elle nous montre toute la bigarrure de cette mouvance anarchiste et libertaire. Car il n'y a pas que les grands noms, les écrivains et philosophes ; il y a aussi les adeptes de théories individualistes et naturistes les plus variées, particulièrement nombreux au Tessin ; il y a surtout la masse des militants de base, ouvriers, artisans, manœuvres, parfois quelque peu vagabonds, qui souvent ne font qu'un passage dans l'anarchisme et dont certains, sous prétexte de « reprise individuelle » et d'« expropriations », flirtent avec la délinquance.

Trop souvent les historiens de l'anarchisme se sont cantonnés aux théories, aux idées, négligeant l'existence réelle de leurs adeptes. Le tableau d'ensemble qui se dégage des relations de MH nous permet une vision plus complète et circonstanciée.

Un exemple des difficultés et des erreurs auxquelles peut conduire une étude incomplète de ces milieux anarchistes : en 1907, des inconnus attaquent la caserne de police de Zurich, où est détenu un révolutionnaire polonais sur le point d'être extradé vers la Russie. Les assaillants sont munis d'une bombe, qu'ils abandonnent dans une bouche d'égout ; elle sera découverte par des enfants qu'elle blessera dans son explosion. On devine les réactions de l'opinion publique. La police opérera, sans résultat, une rafle dans les milieux révolutionnaires russes, tenus pour responsables. Il faudra attendre 1912 pour connaître la vérité quand un anarchiste, arrêté en Saxe pour divers délits, révélera toute l'affaire : ce n'étaient ni des Russes ni des Polonais, mais quelques membres du groupe anarchiste *Weckruf*, suisses, autrichiens et allemands qui avaient mené l'attaque. Ils passeront devant les Assises fédérales et MH, qui avait cherché à innocenter l'un d'eux par un faux témoignage, sera ultérieurement condamnée à trois mois de prison.

Un historien qui aurait limité ses recherches à 1907 serait passé à côté de la réalité. C'est ce que n'ont pas fait nos deux biographes, grâce à l'implication de leur héroïne dans les événements. Néanmoins, faute de s'être suffisamment documentées sur l'histoire du socialisme, deux aspects de l'affaire leur ont échappé. Sa dimension locale, d'abord, qui voit le Parti socialiste de Zurich, engagé dans des élections municipales, soucieux surtout de ne pas se compromettre avec les Russes ; une dimension internationale ensuite, où le Bureau socialiste international de Bruxelles multiplie les appels pour empêcher l'extradition du révolutionnaire polonais, efforts qui se heurtent à la passivité totale du Comité directeur du Parti socialiste suisse, à Bienne (voir *Le Mouvement social*, n° 147, avril-juin 1989, pp. 60-62).

Nos deux auteures, surtout Ina Boesch, accordent naturellement une large place à l'activité de MH au sein de l'Union syndicale suisse, dont elle fut secrétaire de 1905 à 1909, relatant ses conflits avec ses deux autres collègues masculins. C'est là un thème qui

a déjà été abordé depuis fort longtemps. Généralement, on s'accorde sur le fait que MH était une remarquable agitatrice et une habile propagandiste, même si son travail de bureau, en revanche, laissait à désirer. Ses deux collègues, Calame et Thies, apparaissent comme des bureaucrates, incapables d'apprécier à sa juste mesure la personnalité de MH. Leur hostilité à l'anarchisme les rendait particulièrement soupçonneux à l'égard de beaucoup d'initiatives de leur jeune collègue. En outre, sa vie de femme libre et émancipée choquait ces deux «patriarches rouges». Sans vouloir remettre fondamentalement en cause ces jugements, il faut quelque peu les nuancer. En effet, MH ne devait pas être une collègue commode. Son manque de ponctualité, son refus de prendre sa part des travaux de bureau, son incapacité en matière d'administration (qui provoquera la disparition de son journal, *L'Exploitée*) étaient bien réels. James Guillaume, qui la connaissait bien et l'appréciait, écrivait : «Il est bien certain qu'elle n'est pas faite pour la vie bureaucratique, et que jamais on n'obtiendra d'elle – ou plutôt, que jamais elle n'obtiendra d'elle-même – de s'astreindre à une existence régulière, à des habitudes réglementées. C'est une nature particulière – il faut l'accepter telle qu'elle est. Son talent et ses rares aptitudes sont certainement liés intimement à toute cette manière d'être : c'est pourquoi je ne voudrais pas même souhaiter qu'elle fût autrement.» Mais, même en dehors de la «vie bureaucratique», le manque de ponctualité nuisait à l'activité de MH. Dans une lettre du 3 mars 1909 à son ami Fritz Brupbacher, relevée par aucune des deux auteures, James Guillaume écrit que MH aurait dû, une quinzaine de jours auparavant, parler à l'Union ouvrière de La Chaux-de-Fonds; sans même s'excuser, elle n'était pas venue et les auditeurs l'avaient attendue en vain.

Toute l'action syndicale de MH mériterait d'être étudiée de plus près que ne le font les deux biographies et, surtout, d'être replacée dans son contexte : réorganisation de l'USS en 1906-1908; existence, en Suisse romande, d'un syndicalisme révolutionnaire dont MH est partie prenante.

Cela permettrait de mieux contextualiser les accusations d'anarchisme lancées à plus d'une reprise contre elle. Mais, à ce moment comme plus tard, elle s'est toujours défendue d'être anarchiste, ce qui semble assez surprenant quand on songe à ses amitiés, à ses relations, à ses articles dans la revue de G. Landauer, intitulée il est vrai *Der Sozialist*. Pourtant, alors qu'elle était encore secrétaire de l'USS, elle n'hésitait pas à se mettre au service d'éléments anarchistes des plus douteux, pratiquant le vol et le brigandage, comme nous le révèle Regula Bochsler. L'anarchiste tchèque Vohrycek lui confia le solde d'une «expropriation» dans un bureau de poste de Prague : une valise contenant des timbres postes autrichiens d'une valeur de plusieurs milliers de francs suisses. La maison de MH étant largement ouverte aux «compagnons», deux de ceux-ci y «exproprièrent» à leur tour leurs camarades. Colère et menaces de Vohrycek, menacé lui-même par son complice, privé de sa part de butin. D'où émoi chez les anarchistes qui ont facilement identifié les deux coupables. L'un, un Bernois, Geiser, demeuré sur place, promettait de rembourser, mais l'autre, disparu, finira par se faire arrêter par la police de Turin.

Tout cela se passe au moment du congrès de réorganisation de l'USS. Aussi MH n'avait-elle guère la tête à ses délibérations, absorbée par d'autres soucis. Ajoutons que l'agitation du milieu anarchiste n'avait pas échappé à la police bernoise dont le responsable proposait de saisir la première occasion pour procéder à une minutieuse perquisition chez Geiser et chez MH.

Si, pour une raison ou une autre, la police s'y était livrée un peu plus tôt, la secrétaire de l'USS aurait pu être inculpée de recel... Même si les dirigeants syndicaux n'ont pas connu les grandes lignes de ces péripéties, le bruit s'en était répandu et explique pour une part le désir de se séparer d'une militante qui pouvait être aussi compromettante.

Marc Vuilleumier

UNE HISTORIOGRAPHIE EUROPÉENNE DES MOUVEMENTS OUVRIERS

***Class and other Identities. Gender, Religion and Ethnicity in the Writing of European Labour History*, edited by Lex Heerma van Voss & Marcel van der Linden, New York, Berghahn Books, 2002, VI + 250 p.**

Bien que cet ouvrage soit paru depuis cinq ans déjà, il n'a guère trouvé d'échos dans les publications de langue française. C'est pourquoi il nous a paru opportun de le signaler, tant pour l'intérêt de ses considérations historiographiques et de son point de vue véritablement européen que pour les renseignements pratiques qu'il apporte.

Ses deux éditeurs, respectivement membre et chef du département de la recherche de l'Institut international d'histoire sociale, à Amsterdam, en une substantielle introduction, retracent les grandes lignes de quelque cent cinquante ans d'historiographie ouvrière, dans les pays d'Europe occidentale. Les communications entre historiens des différents pays sont plutôt déficientes, relèvent-ils, même si chacun d'entre eux se réfère à quelques grands maîtres, internationalement reconnus. Aussi cet essai d'historiographie de la «labour history» comble-t-il une lacune.

Ce terme anglais recouvre deux domaines, pour lesquels le français et l'allemand recourent chacun à deux vocables différents: l'histoire du mouvement ouvrier (*Arbeiterbewegungsgeschichte*) qui comprend l'histoire des syndicats, partis, coopératives et autres associations ouvrières, celle des idées socialistes et communistes, des grèves, luttes et diverses manifestations ouvrières; et l'histoire ouvrière (*Arbeitergeschichte*) qui étudie les conditions de vie, les relations de travail, la vie quotidienne, la famille, la sociabilité, les mentalités. Ces deux orientations, qui parfois se recoupent, existent dès la préhistoire de la *labour history*, des années 1840 aux années 1880. Par la suite, nos deux auteurs distinguent cinq périodes.

1890-1914. C'est l'époque des premiers grands ouvrages : ceux des Webb sur l'histoire du syndicalisme et des Hammond sur la vie ouvrière en Grande-Bretagne, de Bernstein, de Mehring en Allemagne, de Nettlau, de Guillaume. C'est aussi, en 1911, le début du *Grünbergs Archiv*, qui paraîtra jusqu'en 1930. Se forment alors les premières institutions spécialisées dans la collecte du matériel servant à l'histoire ouvrière : en 1882, fondation, dans l'exil, à Zurich, des archives de la social-démocratie allemande, initiative qui sera imitée par les partis socialistes de l'Europe du Nord ; création du Musée social à Paris, en 1894 ; naissance du Sozialarchiv à Zurich, en 1906.

1919-1939. Cette période agitée se caractérise par l'accentuation, voire l'exacerbation d'une tendance apparue avant 1914 : l'histoire-légitimation, qui sert de justification à un parti, à son existence et à son rôle historique. À côté de la floraison de ces histoires militantes, dont beaucoup s'inscrivent dans le conflit entre communisme et socialisme, on relève toutefois un certain nombre d'œuvres importantes, à l'écart de ces polémiques : Gustav Mayer, Max Quarck en Allemagne ; Otto Brügel en Autriche ; Dolléans et Georges Bourgin en France ; G.D.H. Cole en Grande-Bretagne. D'autre part, les crises économiques incitent les historiens à se pencher sur l'évolution des prix et des salaires (certains l'avaient déjà fait avant 1914).

Ajoutons que c'est durant cette période que se créèrent l'Institut Marx-Engels de Moscou et, en 1935, l'Institut international d'histoire sociale d'Amsterdam.

1946-1964. L'après-guerre, avec ses bouleversements politiques, le poids des partis communistes et socialistes, se traduit par un essor considérable de la *labour history*. En France, en Italie, en Allemagne (avec la concurrence et l'émulation entre l'Est et l'Ouest), elle entre dans les universités. Des associations, des centres d'archives se créent, en France, en Grande-Bretagne, en Italie, en Allemagne et en Autriche. Mentionnons l'Institut français d'histoire sociale (1949), avec Jean Maitron et son *Dictionnaire biographique* ; la Friedrich Ebert Stiftung, qui prendra tout son essor à partir de 1969 ; la Bibliothèque (1951) puis Institut (actuellement Fondation) Giangiacomo Feltrinelli, à Milan ; l'Institut Gramsci, à Rome... C'est aussi l'époque où se fondent des revues spécialisées dans l'histoire du mouvement ouvrier. En France, c'est l'enseignement d'Ernest Labrousse qui va être déterminant ; sous sa direction, toute une génération de jeunes historiens entreprennent des thèses sur l'histoire ouvrière, dont beaucoup paraîtront après 1965. En Grande-Bretagne, ce sont les travaux de J. Saville, E. Hobsbawm, Asa Briggs, E. P. Thompson, dont le livre sur *La formation de la classe ouvrière anglaise* (1963), traduit en italien et en allemand, marquera durablement les recherches (il faudra attendre 1988 pour une traduction française...).

1965-1985. Sous l'influence des mouvements étudiants de 1968, on assiste à une véritable explosion des publications consacrées au mouvement ouvrier et à l'histoire ouvrière. À côté de travaux rapides et circonstanciels, des ouvrages importants, commencés longtemps auparavant, voient le jour : celui d'Erich Gruner (1968) sur les ouvriers en Suisse au XIX^e siècle ; une série de thèses françaises entreprises sous la direction de Labrousse (R. Trempé, M. Perrot, Y. Lequin...). En Italie, ce sont les deux

volumes que Stefano Merli consacre au prolétariat de fabrique, illustration du courant «ouvriériste». Au Portugal, la Révolution des œillets, en 1974, se traduira par une floraison d'ouvrages consacrés au mouvement ouvrier. C'est aussi durant cette période que se font les premières études approfondies sur les mouvements ouvriers chrétiens, quelque peu négligés jusqu'alors, ainsi que quelques travaux d'histoire comparative transnationale. 1965 marque aussi le début des rencontres internationales annuelles de Linz (ITH) qui ont joué un rôle important comme lieu d'échange et de discussion entre historiens de l'Est et de l'Ouest. En Grande-Bretagne, le mouvement des History Workshops (avec la revue éponyme) tente de franchir le fossé qui sépare l'histoire académique des travailleurs intéressés.

De 1985 à nos jours. Époque quelque peu paradoxale : de grandes œuvres de synthèse continuent à paraître ou sont en cours d'élaboration en différents pays. En Suisse, les trois tomes en quatre volumes de Gruner sont sortis en 1987 et 1988. Mais visiblement l'intérêt n'est plus là ; il glisse vers d'autres domaines : histoire des entreprises et des entrepreneurs, histoire culturelle, histoire des représentations... À cela contribue le climat politique général, la réduction des budgets de recherche.

D'ailleurs, dans certains cas, et nos auteurs se fondent sur une remarque de Mario König à propos de Gruner, le haut niveau atteint par la discipline tend à décourager les jeunes. Il suffit de parcourir les sommaires d'une revue telle que *Le Mouvement Social* pour constater ce glissement. La liste des quelque 180 communications présentées, du 15 au 17 mars 2007, aux Journées suisses d'histoire prouverait aussi, s'il en était besoin, cette désaffection.

Naturellement cette périodisation, ses auteurs en sont bien conscients, a ses limites ; certains pays, longtemps soumis à des régimes autoritaires, ont connu une évolution retardée ; d'autre part, la prédominance d'un parti socialiste ou communiste peut se traduire par des variantes. Néanmoins, des évolutions à long terme se dessinent. À l'origine, la plupart des auteurs n'étaient pas des historiens et beaucoup n'appartenaient même pas au milieu académique ; c'étaient des militants, des hommes politiques ou, s'ils étaient universitaires, des professeurs d'économie, de sociologie ou de science politique. Depuis, on assiste à une académisation de plus en plus complète de la fonction, de plus en plus dominée par des historiens professionnels. Cette évolution s'est accompagnée de changements de méthode : abandon d'une histoire purement idéologique ou organisationnelle, d'une histoire-congrès, au profit d'une histoire d'en bas, de la base, des expériences réellement vécues ; analyse poussée des conditions économiques et sociales et de leur évolution ; nouvelles approches des idées et croyances par l'étude des représentations et des mentalités. D'autres disciplines des sciences sociales ont d'ailleurs bénéficié de ces avancées de la *labour history*.

Jusqu'à une époque assez récente, les travaux en ce domaine avaient des perspectives optimistes, célébrant l'émergence des organisations de masse et insistant sur la dynamique de l'unité. Par la suite, cette téléologie a été quelque peu bouleversée par les générations nouvelles des années 1970 qui avaient tendance à se demander quand et

pourquoi le mouvement ouvrier s'était «trompé» et pour quelles raisons une claire conscience de classe ne s'était pas dégagée. Il apparaît finalement que, si la condition salariale représente bien un fondement de l'identité ouvrière, elle n'est pas la seule; l'ethnicité, la religion par exemple ont également leur importance. D'où quelques-unes des contributions de ce volume qui mériteraient aussi des développements auxquels seul le manque de place nous oblige à renoncer.

La dernière partie de l'ouvrage, les «références», est particulièrement précieuse. On y trouvera, par ordre de parution, la liste des principales revues consacrées à l'histoire ouvrière depuis 1911 (nos *Cahiers* y figurent). Plus loin, c'est une liste par pays des essais et aperçus bibliographiques sur l'histoire du mouvement ouvrier parus de 1965 à 2000. Elle est complétée par une liste des bibliographies. Suit, toujours par pays, un état des dictionnaires biographiques. Cinq pages sont consacrées aux travaux transnationaux sur l'histoire du mouvement ouvrier d'Europe occidentale. Enfin un «bref guide» des sites web rendra de précieux services. Pour terminer, 46 pages d'une bibliographie choisie et annotée pour 1990-2000 (il s'agit d'un choix des notices publiées dans l'*International Review of Social History*) complètent un livre qui constitue un ouvrage de référence indispensable.

Marc Vuilleumier

À SIGNALER

Les éditions Antipodes à Lausanne publient l'intéressante étude de Julie de Dardel dont il a été question dans nos *Cahiers* n° 22, 2006: *Révolution sexuelle et Mouvement de Libération des Femmes à Genève (1970-1977)*, 157 p., ill.

Chez Alphil à Neuchâtel, c'est Johann Boillat (voir son article dans nos *Cahiers* n° 22, 2006) qui fait paraître *Une ligne à travers les montagnes. La première compagnie de chemin de fer du Locle à Neuchâtel: le Jura industriel (1857-1865)*, 328 p.

Sur le même sujet que notre dossier, *Labour Internationalism: Different Times, Different Faces*, sous la dir. de Magaly Rodriguez Garcia. Bruxelles: Vrije Universiteit, Revue belge de philologie et d'histoire 84, 2006, 192 p. Avec des articles sur les anarchistes en France et en Grande-Bretagne de 1880 à 1914, sur l'opposition syndicaliste révolutionnaire pendant la Première Guerre mondiale, sur les Internationales syndicales entre 1914 et 1918, sur la Fédération internationale des travailleuses, sur le cinéma hollywoodien dans la deuxième moitié du xx^e siècle, sur les syndicats et les problèmes de l'environnement.